

## En bref. Un scandale, vraiment?

*Le scandale des arts premiers*, de Bernard Dupaigne. Mille et une nuits, 216 p.

Suzanne Joubert

Numéro 213, mars-avril 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joubert, S. (2007). En bref. Un scandale, vraiment? / *Le scandale des arts premiers*, de Bernard Dupaigne. Mille et une nuits, 216 p. *Spirale*, (213), 8-8.

# Un scandale, vraiment ?

LE SCANDALE DES ARTS PREMIERS  
de Bernard Dupaigne  
Mille et une nuits, 216 p.

par SUZANNE JOUBERT

Un article de Christian Rioux dans *Le Devoir* des 15-16 juillet 2006, au sujet de l'inauguration du musée du quai Branly, consacré aux arts primitifs ou premiers — objet de la controverse suscitée par sa création même —, mettait le lecteur sur la piste d'un pamphlet de l'ethnologue Bernard Dupaigne : *Le scandale des arts premiers*. Écrit en bonne partie entre guillemets, ce réquisitoire truffé de citations — rapidement lassant tant il est documenté avec une furibonde minutie — constitue une mise en accusation, si ce n'est un libelle, mais également un dossier administratif des musées français, avec leurs querelles d'influences et les jeux politiques qui les entourent. Rien qui puisse intéresser longtemps le lecteur non spécialisé. Sans doute ce livre aura-t-il eu une influence locale en poussant le nouveau musée, accusé d'esthétisme débilissant, à renforcer la présentation historique ou ethnologique des artefacts. Mais il demeure malheureusement incapable de traiter philosophiquement la question de base : qu'est-ce qui justifierait de considérer tous les trésors des arts dits primitifs ou populaires, peu importe leur provenance, comme une catégorie à part, et donc de les présenter dans l'environnement interprétatif des musées de l'homme ou des civilisations, plutôt que de les rapprocher du public des musées d'art en leur reconnaissant parfois le statut de chef-d'œuvre, ce que cherche justement à faire le nouveau musée ? Dupaigne, qui s'insurge entre autres contre ce qu'il considère comme un pillage de l'ancien Musée de l'Homme, mentionne au passage certains arguments, mais toujours sur le ton de l'évidence qui se passe d'explication, ou alors avec un mépris rageur. Cette discussion devrait pourtant avoir lieu en dehors des questions des juridictions ou des budgets muséaux. Ainsi, l'objet d'art africain, jugé comme l'un des plus beaux de sa catégorie, doit-il absolument être présenté entouré de documents explicatifs qui le replacent dans son contexte culturel parce qu'il avait à l'origine un usage religieux, symbolique, ou pratique ? Perd-il vraiment tout sens lorsqu'il est exposé à titre d'objet d'art, accompagné d'une seule vignette descriptive ? Ou se trouve-t-il alors, au contraire, enfin promu à un statut d'égalité avec les grandes œuvres de l'art mondial auxquelles on reconnaît un rôle important pour l'humanité et qui émeuvent les foules sans beaucoup d'explications ? Car il faut savoir qu'une hiérarchie implicite subsiste en Occident depuis quelques siècles, alors que des créateurs ont voulu accéder à une certaine aristocratie de l'esprit en se distinguant des artisans considérés comme travailleurs manuels. Cette hiérarchie suppose que l'art ne puisse être utilitaire et que l'objet d'usage appartienne à une catégorie mineure. Cela, au grand dam d'artisans québécois et canadiens de haute volée qui espèrent toujours voir leur exposition dans les musées d'art contemporain et doivent se contenter d'articles dans les revues consacrées aux « métiers d'art ». ●

# Vertige graphique

LE SOMMET DES DIEUX de Jirô Taniguchi

Adapté du roman de Yumemakura Baku, Éditions Kana,  
« Made in », 5 volumes, 1592 p.

Premier auteur de mangas à avoir conquis l'exigeant lectorat européen de bande dessinée, Jirô Taniguchi est surtout reconnu pour ses livres intimistes qui peignent la vie de « salary men » retournant sur les lieux de leur enfance. On pense notamment au *Journal de mon père* et à *Quartier lointain*, qui fut la toute première œuvre japonaise à être primée au Festival de la bande dessinée d'Angoulême (meilleur scénario 2003). Pour l'ancien cadre de grande entreprise que fut Taniguchi, ces œuvres sont l'occasion d'amorcer une réflexion sur le passage du temps, les racines et les traditions, dévoilant en sous-texte une critique du monde du travail actuel, vain et déshumanisé. Prenant superficiellement ses distances du domaine japonais, le mangaka y excelle dans la représentation d'éléments de la réalité quotidienne, jouant sur les silences, une certaine lenteur et l'expressivité tout en retenue de ses personnages. D'autres albums, d'un grand lyrisme et à la mise en décor minutieuse, se penchent également sur la relation qu'entretient l'être humain avec la nature (*Seton, L'orme du Caucase* et *L'homme de la toundra*), passant d'une chasse au loup épique à un hommage senti à Jack London.

Lorsque Yumemakura Baku lui propose d'adapter son populaire roman *Le sommet des dieux* en 1998, Jirô Taniguchi n'en est donc pas à dessiner ses premières montagnes, ayant en outre déjà réalisé deux mangas d'alpinisme : *La terre de la promesse* (une nouvelle graphique incluse dans *Terre de rêves*) et *K*, récit d'une audacieuse opération de sauvetage sur les cimes du K2. Le réalisme somptueux des illustrations de l'Annapurna et du Karakoram dans ces deux œuvres aurait apparemment charmé le romancier japonais qui, dans une postface de la bande dessinée, confie avoir « toujours pensé que si l'occasion se présentait

un jour d'adapter le sommet des dieux en manga, personne d'autre que Jirô Taniguchi ne pourrait s'en charger ». Également convoitée par le bédéiste, cette adaptation verra donc le jour, déclinée en cinq volumes imposants parus en 2000 chez Shueisha.

La version française du *Sommet des dieux* proposée par Kana (suivant le sens de lecture original de droite à gauche) a valu à Taniguchi son second prix au Festival d'Angoulême, celui du meilleur dessin de 2005 pour le tome 3. De l'avis d'une majorité de critiques, cette bande dessinée exerce un étrange magnétisme chez qui ose franchir la jaquette de l'ouvrage. Tandis qu'on peut légitimement douter, en effet, de l'intérêt de se plonger dans une longue bande dessinée de 1600 pages entièrement consacrée à l'alpinisme, il apparaît vite impossible de se détacher de cette œuvre vertigineuse qui garde le lecteur en haleine jusqu'à la dernière case par son séduisant mélange de testostérone et d'introspection. La fascination éprouvée est due à la fois au graphisme élégant des sommets alpestres, reflet de la quête existentielle dont ils sont le cadre, et à une structure narrative qui masque et dévoile, une couche à la fois, les desseins profonds de ses deux héros masculins.

## À hauteur d'homme

*Le sommet des dieux* s'ouvre en 1993 dans les ruelles de Katmandou où déambule Fukamachi Makoto, un bel athlète japonais de quarante ans aux longs cheveux et au regard triste. Resté seul au Népal après l'échec d'une expédition entre amis sur l'Everest qui s'est soldée par deux morts, il entre par hasard dans un magasin d'antiquités et s'étonne d'y découvrir un vieux « Vest Pocket Autographic Kodak Special », un appareil photo des années vingt qu'il décide d'acheter. Photographe de profession, Fukamachi se souvient

par ÉRIC PAQUIN